



# LA QUESTION DE LA VÉRITÉ CHEZ SAINT AUGUSTIN. UNE CRITIQUE DU SCEPTICISME ACADÉMICIEN

ENGA DJOMDJUI VINCENT DE PAUL

**Docteur PhD en philosophie, chercheur associé au laboratoire de Droit, Lettre et Science Sociales (DL2S) de L'Institut Universitaire de la Cote, Douala, Cameroun**

*Abstract* : La question de la vérité est centrale dans la philosophie de Saint Augustin. Il s'agit ici de montrer la pertinence de la défense de celle-ci face au scepticisme élaboré par la Nouvelle Académie. Pour ce faire, nous sommes partis des attaques de ce scepticisme contre le dogmatisme de l'école stoïcienne. Puis, nous avons vu les arguments qui donnent à celui-ci toute sa cohérence. Tout cela, nous a permis, finalement, de mesurer les enjeux du procès de Saint Augustin contre ce scepticisme et la force argumentative de l'augustinisme en faveur d'une apologie sans concession de la vérité

*IndexTerms* - vérité, dogmatisme, scepticisme, stoïcisme, platonisme, néoplatonisme, Académie augustinisme.

## I. INTRODUCTION

La question de la vérité est fondamentale dans la philosophie de Saint Augustin, car elle conditionne la solution de tous les problèmes soulevés par sa philosophie. Ainsi, dans l'ordre logique, ontologique, éthique, politique, voies esthétique, c'est toujours par la notion de vérité que se trouve la résolution des questions ultimes. En fait, toute l'unité de sa philosophie s'articule autour de la vérité, faisant d'elle la notion clé de son système philosophique. Dans le cadre de cet article, notre réflexion va se concentrer sur le procès que Saint Augustin en fait à la Nouvelle Académie. En effet, celle-ci naît sous l'impulsion d'une révolution de la pensée platonicienne. Elle se constitue comme une remise en cause systématique de la question de la vérité. Pour les penseurs de renouveau académique, la vérité telle que théorise par Platon existe, elle est une évidence, mais seulement l'accès à cette dernière est quasiment impossible. Il s'agit de la ligne de démarcation entre l'Académie ancienne et la Nouvelle. Sous la conduite d'Arcesilas, le renouveau académique prône un retour à la « dialectique socratique et à la conscience de l'ignorance qui permet la liberté unique ». Dans cette perspective, Cicéron a témoigné que dans que dans cette école l'enseignement était l'apanage exclusif de la raison. Les enseignants cachaient leurs enseignements pour permettre à tout disciple d'éviter de suivre les pas du maître croyant qu'il s'agit de la voie d'accès à la vérité. Donc en ce qui concerne la vérité on observe chez le renouveau académique un scepticisme. C'est justement ce dernier qui va faire l'objet du conflit avec Saint Augustin, car pour lui, ce scepticisme est un danger pour la foi et la « vraie philosophie », qui demeure une quête de la sagesse, donc de la vérité. Comment Saint Augustin va-t-il donc articuler son argumentation pour déconstruire ce scepticisme dangereux ? Pour répondre à cette question, nous étudierons d'abord la réfutation académicienne du dogmatisme stoïcien (I) ; ensuite, nous verrons que la Nouvelle académie est régie par un scepticisme pondéré à la lumière de ses axiomes (II) ; enfin, nous terminerons par le procès augustinien du scepticisme académicien (III).

## I- Réfutation académicien du dogmatisme

La Nouvelle Académie s'est plus contenté à contredire les opinions des stoïciens. Pour cela, Alype, faisant la différence entre la Nouvelle Académie et l'Ancienne, dira : « *Le but de la Nouvelle Académie a été moins, je crois, de se séparer de l'Ancienne que de se séparer des stoïciens. Et cela ne doit pas passer pour une séparation puisqu'il était absolument nécessaire d'approfondir et de discuter la nouvelle opinion que Zénon avait mise au jour* » [Saint Augustin, 1864-1872, p.255]. On dirait que, si l'école stoïcienne n'avait pas existé, on ne parlerait jamais de la Nouvelle Académie. Diogène Laërce faisait comprendre que Carnéade « *apprit sans doute la philosophie en grande partie par la lecture des ouvrages de Chrysippe* », il affirma également que Carnéade en son vivant disait quelquefois « *s'il n'y avait pas eu de Chrysippe, il n'y aurait pas eu de Carnéade* » [Diogène Laërce, 2011, IV,62 ] .

Ainsi, Saint Augustin nous apprend que cette école avait pour vocation de réfuter la pensée des stoïciens, qu'elle se posait en s'opposant au stoïcisme. Ce faisant, leurs opinions ou points de vue sur la question de la vérité part d'une fameuse définition de Zénon et de l'existentialisme stoïcien. Zénon, quant à lui, disait qu'on ne peut connaître que ce qu'il y a de plus fin et clair qu'on ne peut confondre à une erreur ou autre chose de semblable. Il cherchait à éviter l'erreur dans le champ de la philosophie, car c'est un virus qui rend la connaissance caduque, voire absconse. Pour cela, il pensait que le vrai est ce qui doit paraître de façon claire et distincte à l'esprit, de telle sorte que l'erreur ou le faux ne puisse pas s'y mêler. Alype, apologiste de l'Académie, a traduit cela en ces termes : « *Zénon apporta cette nouveauté; il prétendit qu'on ne pouvait connaître que ce qui était tellement vrai, qu'il était facile de le distinguer par des signes qui ne pouvaient appartenir à l'erreur, et de plus, que le sage ne pouvait s'astreindre à aucune opinion douteuse* » [Saint Augustin, *op. cit.*, p. 256].

Saint Augustin montre que, chez Zénon, l'accès à la vérité est possible, et qu'on peut connaître cette vérité si on se plie aux conditions très exigeantes. On doit tâcher d'éviter, autant que faire se peut, les confusions entre le vrai et le faux. Il n'écarte pas l'hypothèse selon laquelle la vérité et le mensonge sont liés. Le dessein de Zénon était d'éviter, dans la mesure du possible, les erreurs, ce qui n'est pas chose facile, car ce qui permettait de distinguer l'un de l'autre était aussi très limité, voire confus. Il voulait par là dire que nos sens ne facilitent pas la distinction entre l'erreur et la vérité. Or, on peut, quand même, admettre l'existence de quelques vérités, à condition qu'elles soient mises à l'abri de ces confusions sensuelles. De plus, Zénon disait « *que le sage ne pouvait s'astreindre à aucune opinion douteuse* » [Idem]. Il voulait ainsi faire comprendre que seule la fine vérité certaine pouvait être l'objet de sagesse. Pour Zénon, il n'y avait rien de plus horrible et si honteux que le sage se mêlant d'un quelconque objet de doute. Seule l'évidence claire doit être son affaire, car le vrai était ce qui est « imprimé à l'esprit. » Pour annihiler cette pensée, « *Arcésilas, entendant ce discours, nia que l'homme pût jamais rien trouver de semblable, et que la vie du sage dût être exposée au naufrage d'opinions incertaines : il en conclut même qu'on ne devait croire à rien* » [Idem].

Le point de vue de Zénon ne sera pas leur seul point d'attaque. Il s'attaquera également au sensualisme de cette école ; sensualisme qui était d'ailleurs la thèse principale défendue par les stoïciens. Cette thèse stipule que toute connaissance vient de la représentation et de la sensation. Chrysippe pensait que la représentation se manifestait en elle-même et en son objet, autrement dit, elle est comme une lumière qui s'éclaire soi-même tout en éclairant son objet. Émile Bréhier résume ce point de vue en ceci :

Les Stoïciens distinguent entre la science, compréhension inébranlable, qui n'appartient qu'au sage, et l'opinion, assentiment faible appartenant au méchant et dont le sage est tout à fait exempt. Entre la science et l'opinion se trouve la compréhension ou perception, assentiment à une représentation compréhensive ; cette perception, qui est certaine, appartiendrait à la fois au sage ou au méchant. [...] il résulte qu'il n'y a nulle représentation prétendue vraie à laquelle une représentation reconnue fautive ne soit tellement semblable qu'on ne peut les distinguer. C'est sur ce dernier point que se donne carrière l'argumentation sceptique. [Émile Bréhier, 1998, p. 269]

Carnéade réfute cette thèse sur le sensualisme en disant qu'on ne peut pas distinguer une sensation vraie d'une sensation fautive ; et, en plus, il dira que toute représentation ne représente pas toujours son objet tel qu'il est. Il y a de fausses représentations qui annoncent les faussetés sous forme de mauvais messages. Donc il n'y a pas de représentation juste en soi, ce qui fait qu'elle ne peut être le *critérium* de la vérité. La vérité ne peut avoir pour critère la représentation, encore moins la sensation :

[L'enseignement de Carnéade] peut en effet être interprété comme un scepticisme, ou comme un dogmatisme. Scepticisme, puisqu'il s'agit d'une critique impitoyable de la représentation compréhensive, sur laquelle les stoïciens pensaient fonder le

savoir ; dogmatisme, peut-être, puisque, malgré tout, Carnéade était parvenu à un enseignement positif qui reposait non sur la certitude, mais sur le pithanon, le persuasif, le probable. [Michel Alain Paul Marie, 1969, p. 794]

Dans cette logique, dans la philosophie stoïcienne, le bonheur consiste à vivre en conformité avec la nature. Ici, le destin existe, et le sage ne suit que son itinéraire préétabli. Ainsi, dans le stoïcisme, Dieu est la nature, principe de la vie heureuse. Celui qui l'avait compris était hors de toute crainte. Émile Bréhier nous apprend à ce sujet: « La vertu stoïcienne est la disposition par laquelle l'homme voyant clairement qu'il est lui-même avec l'univers, nécessairement entraîné dans l'inexorable évolution du Logos, acquiesce librement et spontanément à tous les événements de sa vie comme à son véritable bien. Elle est la pleine réalisation du précepte: "Sequere naturam", interprété au sens panthéiste. » [F. J. Thonnard, 1963, p.99.]

Carnéade, quant à lui, se porte en faux contre la conception du bonheur des stoïciens. Dans *Contre les Académiciens*, la question du bonheur est au centre de la discussion du livre I. Tout va de là ; on veut savoir si la vie bienheureuse consiste à vivre en possession de la vérité ou juste dans sa quête, autrement dit, la vie heureuse consiste à connaître la vérité ou seulement à chercher cette dernière ? Cette question met en débat les apologistes ou défenseurs de la Nouvelle Académie (Alype et Licentius) et leur détracteur :

Mettriez-vous en doute, leur dis-je, que nous soyons obligés de connaître la vérité ? Nullement, répondit Trygétius, et les autres firent comprendre à l'air de leur visage, qu'ils étaient du même avis. Mais, repris-je alors, si nous pouvions être heureux sans connaître la vérité, penseriez-vous qu'il fût encore nécessaire de la connaître? [...] Certainement, dit Trygétius, tous nous voulons être heureux, et si nous y pouvons parvenir sans la vérité, il ne nous est pas nécessaire de la rechercher. Qu'est-ce à dire, repris-je? Est-ce que tu penserais que nous puissions être heureux sans avoir trouvé la vérité? Certainement, dit alors Licentius, pourvu que nous la cherchions. [Saint Augustin, *op. cit.* p. 241.]

Dans ce vif débat, concernant le rapport entre la vie heureuse et la vérité, les avis sont aux antipodes. Pour la nouvelle école sceptique, la vie heureuse consiste en la recherche de la vérité. Selon eux, on ne peut rien connaître avec certitude, mais la non certitude n'empêche pas qu'on soit heureux. C'est pourquoi Licentius dira que l'essentielle d'une vie heureuse consiste en la recherche de la vérité. Rappelons ici que tous hommes aspirent à la vie bien-heureuse. « *Tous nous voulons être heureux* » [Idem], c'est la téléologie de toute vie. Cette vie heureuse fut même le *leitmotiv* de l'activité philosophique. La question zénithale est de savoir si le bonheur consiste en la recherche infinie de la vérité ou sa possession. Licentius soutient avec fermeté que la vie heureuse consiste en la recherche de la vérité, même si on ne peut connaître cette vérité. Seule sa quête est l'apanage des Hommes, ce faisant, quand l'homme décide de se mettre en route, comme le disait Karl Jaspers, il est, selon la Nouvelle Académie, heureux. Licentius exclut une fois pour toute la thèse de Trygétius qui pensait le contraire. Pour soutenir leur point de vue, les académiciens prenaient pour exemple les anciens philosophes. Ils disaient que ces derniers ont été heureux, sages, pourtant, ils ont passé toute leur vie à la quête du savoir. Ils ont vécu dans un bonheur serein. Écoutons le dialogue de Licentius et Trygétius à ce propos :

Carnéades, reprit Licentius, ne te paraît-il pas sage? — Je ne suis point grec, répondit Trygétius, je ne sais ce qu'a été ce Carnéades. — Et notre grand Cicéron, reprit Licentius, qu'en penses-tu? [...] C'était un sage, répondit Trygétius. Tu crois alors que son sentiment sur cette question pourra être de quelque poids? — Oui. — Apprends donc quel était ce sentiment, car il paraît t'avoir échappé. Or, notre Cicéron prétend que celui qui cherche la vérité est heureux, alors même qu'il ne peut parvenir à la trouver. [...] il faut croire que le sage est nécessairement heureux, et que la recherche de la vérité est l'office parfait de la sagesse, pourquoi hésiter encore à croire qu'on peut arriver à la vie heureuse uniquement par cette recherche même? [Ibid., p.244]

De ce fait, vivre de façon heureuse consiste à vivre en conformité avec la partie la plus parfaite de notre être, à savoir la raison. Vu le fait qu'elle est limitée, on ne peut jamais connaître la vérité, mais on est condamné à la rechercher. Donc, la simple quête de la vérité est déjà pour l'être humain source de joie, de tranquillité, elle est la recherche apaisée de l'âme et fait vivre dans l'ataraxie.

Au demeurant, nous constatons que le scepticisme de la Nouvelle Académie n'est rien d'autre qu'une réfutation systématique des thèses stoïciennes. Dès lors, dans quelle mesure peut-on articuler les axiomes de l'Académie sur un scepticisme pondéré ?

## II- Les axiomes du scepticisme académicien

Quand Saint Augustin parle des deux axiomes, c'est pour résumer les thèses principales de la Nouvelle Académie en ce qui concerne l'incertitude de la connaissance. En s'opposant au dogmatisme de l'école stoïcienne, l'Académie Nouvelle tombe dans un scepticisme qui nie de façon radicale l'accès à la vérité. Mais le scepticisme d'Arcésilas et Carnéade ne sont pareilles à celui du

pyrrhonisme. Car, pour les fondateurs de la nouvelle école, la vérité existe bel et bien, mais on ne peut pas la connaître. Saint Augustin résume ce scepticisme en deux grands points, à savoir : l'impossibilité de connaître la vérité et l'impossibilité de croire. Tel est le secret du sage de la Nouvelle Académie : « *Les académiciens ont deux axiomes [...] : " On ne peut rien connaître, " et ensuite, " on ne doit donner son assentiment à rien " »*. [Ibid., p. 246.]

L'idée d'une impossibilité de connaître la vérité vient directement de la définition de la philosophie. *Patrick Perrin dira que « l'étymologie de ce mot (attribué à Pythagore – VI<sup>e</sup> av. J. C.) : d'origine grecque, le préfixe philo signifie : ami. Également d'origine grecque, le suffixe sophos signifie : sage. Être philosophe veut donc dire : être ami de la sagesse. Or, et c'est tout le débat que soulève Contra Academicos »* [Patrick Perrin, 2017, p.2]. On ne peut connaître aucune vérité avec certitude, affirmait la Nouvelle Académie pour s'ériger en faux contre « *la représentation compréhensive* » des Stoïciens. La connaissance objective est impossible, ils n'admettent pas la possibilité de connaître la vérité, car les valeurs objectives d'un jugement sont indémontrables. La représentation et la sensation, qui ont été pour les Stoïciens une source viable de connaissance, sont réfutées. Carnéade aimait démontrer qu'il existe des fausses représentations presque impossibles à distinguer des bonnes, tout comme des sensations bonnes et des sensations fausses. Ce faisant, au vu de ces multiples confusions, ni la représentation ni la sensation ne peuvent être les critères de la vérité comme nous l'avons dit plus haut. Dans cette perspective, A. Michel affirme que « *dans une polémique avec les stoïciens, ils soutiennent qu'on ne peut distinguer une représentation vraie d'une représentation fausse : la seule attitude légitime est dès lors celle du doute, de la suspension du jugement* » [Albin Michel, 2000, p.1024]. Pour soutenir ces arguments, ils avancent l'idée de l'illusion des sens, puis de l'instabilité des sensations.

Les illusions des sens nous plongent dans une confusion totale, qui nous fait croire qu'on peut connaître la vérité. Or, les sens nous trompent dans la mesure où ils admettent pour vrai ce qui est faux et également pour faux ce qui est vrai. Les philosophes de la Nouvelle Académie pensaient qu'on ne peut pas se fier aux sens pour donner le critère de la vérité, car ils sont trompeurs. Ces illusions des sens feront plus tard un objet de recherche pour René Descartes. Dans *Les méditations métaphysiques*, il sera du même avis que les philosophes de la nouvelle école, le fameux exemple du morceau de cire va lui faciliter la démonstration. Ainsi, les Académiciens pensent que nos sens sont faibles et, par conséquent, incapables de nous aider à connaître avec certitude. Pour cela, la vérité reste quelque chose d'inaccessible. Nos sens sont sources de connaissances relatives, et à partir de ces relativités, on ne peut remonter jusqu'à l'objectivité. De ce fait, cette école opte pour une suspension de jugement comme l'avait fait l'école sceptique. Le sage de la Nouvelle Académie doit s'abstenir de tout discours en ce qui concerne la connaissance de la vérité. Ils pensent que ce sont des discours dogmatiques qui ont pour objectif principal de détourner l'homme des réalités pratiques et quotidiennes. Ils ne croyaient pas à une objectivité qui fonderait la certitude dans la science, car tout reposait sur la conscience humaine incapable de connaître la vérité dans une représentation confuse. Ils pensent tous que les objets du monde sont constitués de vérité et de faussetés, mais que le psychisme humain est incapable de cerner avec clarté la vérité qui se trouve dans la chose. Ce faisant, quand le sensualisme stoïcien fonde la science sur la sensation, il plonge dans un leurre, car du sensible on ne peut rien connaître avec certitude, nos perceptions sont faibles. Nous pouvons illustrer cette idée avec cette fameuse déclaration de *Patrick Perrin*.

L'académicien nous dit que rien n'est connaissable, certes, il avoue son impuissance en cette matière mais prouve par là même que sa doctrine ne peut être contestée. Pour affirmer cela, il s'appuie entre autres sur la faiblesse des sens qui s'avèrent bien souvent inaptes à saisir le réel. Pour exemple, prenons la rame évoquée dans *Contra Academicos*. Plongée dans l'eau, cette rame paraît brisée alors qu'elle est droite. Cela est à ce point vrai que l'on peut illustrer ce fait par un syllogisme (raisonnement établi à partir de trois propositions : majeure, mineure et une conclusion qui est déduite de la majeure par l'intermédiaire de la mineure. Citons Aristote : Socrate est un homme (majeure), Tous les hommes sont mortels (mineure). Donc, Socrate est mortel (conclusion). Mais, revenons à la rame : Une rame plongée dans l'eau paraît brisée. Or, la rame que je vois me paraît brisée. Donc, cette rame est plongée dans l'eau. Si l'on y réfléchit bien, ce type de raisonnement démontre la réalité d'un phénomène perçu qui est complètement étranger à la véritable réalité. Cela veut dire que l'esprit humain est capable de mettre logiquement en relation des énoncés qui peuvent s'avérer faux. [...] Ici, nous sommes au cœur de la problématique sceptique. [Patrick Perrin, op. cit., p. 11.]

La nouvelle académie est ennemie du dogmatisme, c'est à ce point qu'elle se sépare de l'école de Platon qui va enseigner les Idées à contempler comme vérités. Ils ont opté pour le monde sensible de Platon qui est un monde de non savoir, des pâles reflets de la vérité. A. Michel dira que cette école était contre toutes les formes de « *préjugés métaphysiques* » qui pouvaient exister. Ils admettent qu'on ne peut pas trouver de vérités dans le sensible, d'où la « *représentation compréhensive* » est une fausseté. À Chrysippe, « *Arcésilas lui oppose donc la suspension du jugement* », [Carlos Lévy, 1997, pp. 191-192] « *reflet de la méfiance envers les perceptions et la possibilité pour l'homme de connaître le Vrai, donc du refus de tout dogmatisme stoïcien* »



[Ibid., p.189]. Le doute doit rester l'unique secret de la vie et comme chemin de la sagesse. On dirait qu'il n'y a pas de critère de vérité, car il n'y a pas de représentation vraie ; donc, la représentation ne permet pas une connaissance certaine. Autrement dit, il est impossible d'atteindre la vérité, car on ne peut distinguer avec certitude le vrai du faux. Saint Augustin précise que, pour cette école philosophique, l'homme ne pouvait pas atteindre la vérité par ses connaissances, toute la vie du sage de la Nouvelle Académie est concentrée sur la recherche avec sérénité de la vérité comme l'indique Alipius, apologiste de cette école. Le sage de cette école doit douter de tout pour éviter tout dogmatisme. Il doit pratiquer l'*epochè*, c'est-à-dire suspendre son jugement face à toute chose. Cette suspension de jugement doit lui permettre de vivre en paix, car il faut éviter les préjugés :

Ainsi, dit J.-P. Dumont, convient-il d'accorder à l'*epochè* (εποχή) ou suspension du jugement la valeur très particulière que lui conféraient les pyrrhoniens. Bien loin d'être l'expression d'un nihilisme, elle est l'affirmation que l'équilibre de l'âme — ou plus exactement des représentations, des images et des opinions dans l'âme — doit conduire le sceptique à se retenir de juger dogmatiquement. Le scepticisme n'est qu'un refus de la métaphysique dogmatique qui prétend se prononcer sur ce que devrait être la chose en soi mais n'est pas perçu ; il est l'expression d'un retour délibéré à l'expérience et à la vie. [J. P. Dumont, 1969, p.720].

J. P. Dumont montre ici que cette suspension de jugement, adoptée par les académiciens contre le stoïcisme, est d'origine pyrrhonienne. D'après eux, l'homme doit cacher ses opinions, il ne doit pas se prononcer avec certitude en ce qui concerne la philosophie, ni affirmer savoir quoique ce soit. Les Académiciens croient qu'en philosophie, il n'y a que de contradiction, d'où l'impossibilité de connaître la vérité. La sagesse se trouve juste dans la suspension du jugement. Tout est incertain « *ou bien on prouve sa valeur, et il faut un nouveau critère pour juger la valeur de cette démonstration. On va donc à l'infini et de nouveau, tout reste incertain* » [F. J. Thonnard, op. cit. , p. 110].

Dire que toute connaissance est incertaine ne veut pas dire que la vérité n'existe pas. Les philosophes de la Nouvelle Académie admettent, tout comme Platon, que la vérité existe. Ils pensent même que si la vérité n'existait pas, on ne saurait à quoi la vie devait ressembler. Plus haut, nous avons montré que c'était l'un des points qui sépare le scepticisme de la Nouvelle Académie du scepticisme de Pyrrhon. Le pyrrhonisme affirme que l'homme doit douter de toute chose, suspendre son jugement en ce qui concerne toute entreprise humaine, le pyrrhonisme n'admet pas l'existence d'une vérité quelconque. On dirait juste que la vérité n'existe pas, absolument pas. Or, la Nouvelle Académie fonde également son scepticisme sur le doute et la suspension du jugement, mais admettent qu'il existe une vérité inaccessible à l'esprit humain. Sur ce point, Philon de Larissa l'académicien qui avait le plus influencé Cicéron s'entend bien avec son adversaire Antiochus. De ce fait, A. Michel affirmera que « *pour Cicéron, comme pour son maître, la vérité existe ; sans elle la perception n'aurait aucune matière ; le vrai est perçu, mais confusément : la perception est toujours inadéquate, qu'elle n'enveloppe jamais avec elle sa propre évidence, elle n'est pas "compréhensive"* » [A. Michel, 1969, p. 399].

Ainsi, la variété de nos représentations ne saurait nous permettre d'affirmer avec certitude ce qu'est une chose. La vérité ne peut paraître de façon claire à travers nos sens, ce faisant, on peut dire que la représentation n'est pas un *critérium* de la vérité. Cette thèse de la Nouvelle Académie a connu plusieurs succès, Bertrand Russell, dans le chapitre 1 de son ouvrage *Les problèmes de la philosophie*, dira qu'on ne saurait affirmer la vérité à cause des variations de nos sens. Il nous fait comprendre que cette variation rend la connaissance obscure, de telle sorte qu'on ne pourrait dire qu'une chose à telle couleur, telle taille, telle forme. Il pense que, dans nos sens, la vérité ne s'est jamais et ne saurait se manifester avec évidence. Pour annihiler totalement la pensée des stoïciens, ils diront que le sage ne doit croire en rien, d'où l'impossibilité de croire.

Le second axiome de la Nouvelle Académie stipule qu'on « ne doit croire à rien », autrement dit, le sage ne donne son assentiment à rien par mesure de prudence. Ils pensent que, comme Zénon l'avait dit, « *il est honteux de rester dans le doute, la sage ne devait rien croire* » [Saint Augustin, op. cit. , p. 244]. L'esprit du sage doit s'abstenir de toute croyance, pensent-ils ; ici on observe la mort de la foi. L'approche sceptique est également valable, même en ce qui concerne l'assentiment du sage. Ce refus capital de croire était largement justifié.

Il fallait que le sage évite de tomber dans l'erreur. Il concevait l'erreur comme un crime ; ainsi la croyance était dangereuse, car le sage pourrait croire à quelque chose d'incertain et comme on était incapable de connaître le certain, la suspension de croyance était chose idéale pour ces philosophes. Croire n'est pas chose prudente pour un sage, s'il arrivait qu'il croit à quelque chose, son existence serait un pis-aller. Dans *Contre les Académiciens*, à travers la discussion entre Licencius et Trygitius, on constate que exister, c'est rechercher la vérité, autrement dit, on ne peut vivre sans rechercher la vérité. Mais, dans cette quête, Augustin précisera

que les académiciens excluent tout élan de croyance, ou adhésion aveugle, comme les stoïciens le faisait avec la nature. Pour Alipius, apologiste de la Nouvelle Académie, le sage doit annihiler toute possibilité d'accès à la vérité dans sa recherche philosophique, et puis annihiler tout élan de foi lors de son existence. C'est à ces conditions seulement qu'il sera heureux. Il pense que si le sage admet une croyance quelconque, il risque d'être trompé par l'incertitude. Du fait que tout est confus dans les choses sensibles, il serait mieux d'être prudent et suspendre toute croyance. Le risque de connaître ou de croire dans une sphère où les opinions ne sont pas claires et distinctes, où les choses sont de nature incertaine est un véritable danger pour tout homme qui veut vivre en paix.

Le monde de la foi est un monde où plane l'incertitude, qui est quelquefois régit par la subjectivité ; on ne peut rien connaître, même pas par la partie la plus parfaite de notre être et, par conséquent, pas au moyen de la croyance. Donc, la croyance est exclue de façon radicale dans cette école. C'est pourquoi la vie « *consiste à chercher la vérité. De là il fallait conclure que le sage ne devait croire à rien. Car si l'on vient à croire des choses incertaines, on se trompe nécessairement; ce qui est un crime pour le sage. Ils ne disaient pas seulement que toutes choses étaient incertaines* » [Saint Augustin, op. cit. , p.257].

De façon succincte, on peut dire que les deux axiomes de l'académie sont régit par un scepticisme qui empêche tout philosophe de la Nouvelle Académie de connaître la vérité et de croire. Le sage de cette école doit douter de tout, il doit être à la recherche de la vérité avec la conscience que la possession ou la découverte de cette vérité est chose impossible. De ce fait, ils se moquent des stoïciens, c'est pourquoi J.-P. Dumont dira:

Les stoïciens ne sauraient prétendre que l'ordre et la beauté du monde permettent la prévision, et qu'un futur déjà déterminé se laisse deviner par des signes, ils ont tort aussi d'avoir trop longtemps affirmé que, seul, le sage qui connaît l'ordre divin des choses peut vivre vertueusement. Le probabilisme doit ouvrir à l'honnêteté de l'homme prudent le champ d'une conduite raisonnable. [J. P. Dumont, op. cit. , p. 13].

Selon eux, les stoïciens vivent dans l'erreur. Donc on peut dire que la Nouvelle Académie méprise la connaissance et la croyance, ce qui le pousse à différer de l'ancienne école.

Ce second axiome de la Nouvelle Académie souleva une vive polémique. Cette polémique les rendra faible, mais le fameux Carnéade saura tirer son école de cette impasse. Les chefs de cette école disaient que celui qui ne croit en rien, ne peut non plus rien faire, ce qui revenait à dire que les philosophes de la Nouvelle Académie étaient des gens passifs. Les stoïciens, par rapport à ce point, diront même que ces prétendus sages ne sont que des hommes oisifs, très nonchalants. Ils pensent que pour agir, il faut croire ; comment agir cependant si rien ne peut être cru. Pour s'échapper de cette critique et sauver l'honneur de son école, Carnéade changea de méthode. Cette fois-ci, il dira que le sage peut donner son assentiment au probable. Il introduit dans la Nouvelle Académie la théorie du probable ou de la vraisemblance. L'introduction de cette théorie venait justifier le fait que le sage n'abandonnait pas son devoir, qu'il demeurait responsable.

Ce fut ce qui excita tant de haines contre eux. Car de là, il paraissait résulter que celui qui ne croyait rien, ne devait rien faire; et ces philosophes, en soutenant que le sage ne devait rien croire semblaient nous le montrer comme un homme oisif et nonchalant, et désertant tous ses devoirs. Ils introduisaient alors un certain probabilisme qu'ils appelèrent vraisemblance, et soutinrent que le sage n'abandonnait nullement des devoirs, puisqu'il avait un principe pour le diriger, et que la vérité, soit à cause de certaines ténèbres de la nature, soit à cause de sa ressemblance avec les autres objets, était cachée ou confuse. Ils disaient que l'attention à suspendre ou à refuser son consentement était une assez grande occupation pour le sage. [Saint Augustin, op. cit. , p. 255].

Jean Paul Dumont et Émile Bréhier reviendront sur l'apport incommensurable de Carnéade dans la Nouvelle Académie. Pour résister à la forte censure du Stoïcisme Carnéade montre que le sage peut connaître la vraisemblance.

Au demeurant, chez Carnéade, tout comme ses disciples, plus précisément, Philion et Cicéron, il y a deux principes dans les phénomènes. Il s'agit du vrai et du faux. On ne peut pas distinguer de façon claire l'un de l'autre, car quand nous percevons une chose, l'acte même de percevoir est confus, car il détient déjà le vrai et le faux. La distinction est chose impossible. On ne peut connaître que le vraisemblable et jamais la vérité certaine. Il s'ensuit l'affirmation d'un scepticisme. Mais celui-ci fera l'objet d'un procès par Saint Augustin.

### III- Le procès augustinien du scepticisme académicien

Saint Augustin doit démontrer que la pensée de l'Académie est contradictoire et par conséquent illégitime. À travers son ouvrage *Contra Academicos*, Saint Augustin analyse de façon succincte les incongruités liées aux propositions de la Nouvelle Académie. De ce fait, nous constatons que Saint Augustin détecte, dans le scepticisme philosophique de cette école, un certain nombre de contradictions qu'on peut résumer en trois grands moments. Nous allons ici dévoiler leur nature : c'est la réfutation immanente. Il s'agit d'abord de la relation entre sage et sagesse ou vérité ; puis, de l'incohérence entre la vraisemblance et le vrai ; et, enfin, de la nature des rapports entre le vraisemblable et le doute.

Saint Augustin définit la sagesse comme « *la science des choses divines et humaines* » [Saint Augustin, op. cit. , p.254]. Selon lui, l'épistémologie de la Nouvelle Académie avait pour téléologie de maintenir l'homme renfermé dans un état de morosité absolue. C'est pourquoi *via* leur scepticisme, ils affirmaient l'impossibilité de connaître avec certitude, ni de croire. De ce fait, le sage ne connaît rien, même pas la sagesse, il était voué à un probabilisme qui devrait lui servir comme guide dans toutes ses actions, de même il ne pouvait donner son assentiment à rien. Par là, Augustin affirme :

Ils ont cru, ou plutôt il leur a paru, et qu'il pouvait y avoir un homme sage, et que cependant l'homme ne pouvait avoir la science. Ils en concluaient que le sage ne connaissait rien. [...] Ils diront effectivement qu'il est si vrai qu'on ne peut rien connaître et qu'on ne doit ajouter foi à rien, que ce principe même de l'impossibilité [...] restent inébranlables dans leur retranchement, lorsqu'ils continuent à affirmer audacieusement, qu'à présent même, on ne peut ajouter foi à rien. [Ibid., pp. 168-169].

Saint Augustin s'inscrit en faux contre ces derniers. Il dira qu'affirmer, d'une part, qu'on ne peut pas connaître la vérité, et, d'autre part, se reconnaître comme une école de sagesse est contradictoire. Il s'agit d'une abomination de se dire sage, et, en même temps, dire qu'on ignore la sagesse. C'est pourquoi il est clair à propos de ce qui le diffère de cette école : « *Voici toute la différence que j'avais signalée entre les académiciens et moi : il leur avait paru que la vérité ne se pouvait connaître; à moi, il semblait que si je ne l'avais pas encore trouvée, le sage pouvait la découvrir* » [Ibid., p.167].

Après avoir exposé son point de vue, Augustin dira qu'il est impossible de concevoir un sage qui ne connaisse pas la vérité. Il serait incohérent qu'on puisse dire d'une école qu'elle détient des savants, qui ne connaissent rien avec certitude, c'est-à-dire qui ignore la vérité. Aux yeux d'Augustin, il est impossible d'admettre l'existence d'une quelconque école où le sage ne peut rien connaître, ni rien croire. Soit on peut connaître la vérité et être sage, soit on ne peut pas connaître la vérité et on est non savant. À ce propos, écoutons-le :

Maintenant donc, je te le demande, peut-on trouver un sage? Si on le peut, il peut connaître la sagesse [...] Si tu dis, au contraire, qu'on ne peut pas le trouver, alors on ne demandera plus si le sage connaît quelque chose, mais si quelqu'un peut être sage. Et cela étant établi, il faudra abandonner les académiciens et traiter avec toi cette question [...] Car ils ont cru, ou plutôt il leur a paru, et qu'il pouvait y avoir un homme sage, et que cependant l'homme ne pouvait avoir la science. Ils en concluaient que le sage ne connaissait rien. [Ibid. , p.268].

Cette opinion de la Nouvelle Académie avait beaucoup choqué Saint Augustin, au point où il dira que l'épistémologie de cette doctrine n'était qu'une pure illusion. Il pense que « celui qui n'a rien appris ne peut avoir dans l'esprit aucune science; de plus, celui qui ne connaît rien n'a rien appris; et personne ne peut connaître le faux; donc, le sage connaît la vérité, [...] il a dans l'âme la science de la sagesse » [Idem].

Pour invalider cette thèse académicienne de façon radicale et mieux exposer la contradiction, Saint Augustin commence par préciser que la vérité est le nectar de la sagesse, on ne peut pas parler de vérité sans sagesse, vouloir les opposer ne peut que plonger le sage dans une absurdité. Il y a consubstantialité entre vérité et sagesse. Par conséquent, le sage doit connaître la vérité. À ce propos, il prend Alype dans son propre piège ; ce dernier s'appuyait sur la pensée de Cicéron pour affirmer que le sage ne peut rien connaître, car seule la quête de la vérité est son apanage, mais Alype insiste sur le fait qu'il soit sage malgré tout. Saint Augustin, derechef, précisera qu'on ne peut pas parler de sage sans vérité, tout comme on ne peut pas parler de sage, sans sagesse, « *il connaît quelque chose, il connaît au moins la sagesse* » [Idem]. L'évêque d'Hippone ajoute que, si le sage existe, il doit connaître la vérité, et s'il connaît la sagesse, il possède une connaissance certaine. Le sage c'est celui qui a une certaine connaissance de la sagesse, il connaît la sagesse avec certitude : « *En effet, pense-t-il, il me semble à moi que le sage connaît quelque chose; tu le crois également, si je ne me trompe, car le sage, d'après ton propre sentiment, croit qu'il connaît la sagesse* » [Ibid. , p. 264].

Saint continue en disant que si on admet avec la Nouvelle Académie que le sage ne connaît même pas la sagesse, où tire-t-il son nom de sage ? Il se pose les questions suivantes : « *n'est-il pas vrai qu'il faut accorder que, si le sage connaît la sagesse, il possède une connaissance certaine ? S'il ne la connaît pas, qu'il faudrait expliquer d'où il tire son nom de sage ?* » [Idem] Il précise que ce nom dérive de la sagesse elle-même, or si on appelle quelqu'un sage, cela stipule qu'il possède la sagesse. Dans le cas contraire, d'où tire-t-il l'appellation de sage ? Est-il possible d'octroyer le nom de sage à quelqu'un qui ne connaît rien ? « *Mais cet homme prétend que le sage même ne connaît rien, pas même la sagesse qui a donné au Sage son nom* » [Ibid., p.271]. Saint Augustin croit que le nom sage tire sa source de la sagesse, et on ne peut être sage que si on connaît la sagesse. Donc, si les philosophes de la Nouvelle Académie avouent qu'ils sont des sages, ils admettent sans contestation aucune qu'ils connaissent également l'objet de leur nom qui n'est rien d'autre que la sagesse. Par conséquent, ils connaissent quelque chose. Fort de ce raisonnement, il est contradictoire qu'une personne soit sage alors qu'il ne peut pas connaître la vérité. Si le mot sagesse dépari du substantif sage, ce nom n'aura plus droit de cité, ce qui revient à dire que « celui qui veut soutenir la notion de sage sans y associer la notion de connaissance, nie que sa proposition de la non-connaissance soit une locution qui doit passer pour vraie ou fausse, en tant que connaissance » [Ibid., p. 265]. Par conséquent, la philosophie de la nouvelle académie est contradictoire par essence. Autrement dit, il est contradictoire, selon Saint Augustin, de prétendre être sage et sceptique de façon simultanée :

s'il en est ainsi, pense-t-il, mieux valait dire que l'homme est incapable de la sagesse que de dire que le sage ne sait pourquoi il vit, ne sait comment il vit, ne sait s'il vit; que de dire enfin, ce qui est le comble de la perversité, du délire et de la folie, que l'homme est sage et qu'en même temps il ignore la sagesse. Car, lequel est le plus difficile à concevoir, ou que l'homme peut être sage, ou que le sage ne connaît point la sagesse? [Ibid., p. 273]

Finalement nous voyons que Saint Augustin démontre que la thèse de la Nouvelle Académie qui stipule que les philosophes sont sages, mais ne connaissent pas la vérité, est une contradiction superfétatoire, on ne saurait concevoir de sage sans sagesse, ni de sagesse sans sage ; donc le sage connaît au moins la sagesse, ce qui justifie son statut de sage. On peut conclure en disant :

D'une part en effet, dit Thonnard, ces philosophes, par leur scepticisme, déclarent impossible l'acquisition de la vérité; mais, d'autre part, en se présentant comme une école de sagesse, ils s'affirment en possession de la vérité: car on ne peut séparer sagesse et vérité, et le sage n'existe pas, s'il ne connaît pas la sagesse. Celle-ci d'ailleurs a pour unique but de nous procurer le bonheur; or on ne peut tendre au bonheur sans tendre à la vérité dont la possession comble le plus fondamental de nos désirs. Il est donc contradictoire de se prétendre à la fois sage et sceptique. [F. J. Thonnard, op. cit., p. 143].

La théorie du vraisemblable fait sombrer une fois de plus la Nouvelle Académie dans une contradiction. Saint Augustin dit qu'on ne peut parler de la vraisemblance qu'en fonction du vrai, ce qui revient à dire, que la vérité est la seule condition, ou la seule possibilité qui pousse à parler du vraisemblable. Il est étonné qu'on puisse connaître le vraisemblable en ignorant le vrai. « *Rien ne me paraît plus absurde, dit-il à Trygétius, que de prétendre qu'on s'attache au vraisemblable quand on ne connaît point ce qui est vrai* » [Saint Augustin, op. cit., p. 262]. Il précise que s'il n'existait pas de vérité, le vraisemblable ne devait guère exister, or les académiciens affirment connaître le vraisemblable sans toutefois connaître le vrai. Cette déclaration est, aux yeux de Saint Augustin, une nouvelle aporie. Est-il vraiment possible de parler du vraisemblable sans connaître le vrai ? Saint Augustin répond par la négative, il pense qu'on doit connaître le modèle avant de savoir après ce qui ressemble à ce modèle. C'est pourquoi, Augustin demande à Licentius « *si quelqu'un voyant ton frère, soutenait qu'il ressemble à ton père qu'il ne connaîtrait pas, ne te semblerait-il pas fou ou nias ?* » [Ibid., p. 258].

Pour Platon, l'Idée était un modèle. Or il ne suffit pas seulement d'admettre de façon probable l'existence du modèle selon Saint Augustin, mais il faut le connaître avec certitude, le posséder. « *Tout ne crie-t-il pas, dit-il, qu'il faut également rire de tes académiciens, quand ils disent qu'en cette vie, ils s'attachent au vraisemblable, tandis qu'ils ne savent même pas ce que c'est que le vrai* » [Ibid., p. 259].

Saint Augustin rappelle que le vrai est la norme de la vraisemblance, tout comme les *Idées* chez Platon sont les normes des objets sensibles. Selon lui, il est impossible de parler du doute, de l'erreur, de la vraisemblance comme le montre si bien F.-J. Thonnard, sinon qu'en fonction de la vérité. La vérité est ici l'acte pur et le vraisemblable est la puissance dans cette optique. La vérité c'est Dieu et le vraisemblable l'homme, le second est fait à l'image du premier et trouve sa raison d'être en lui. C'est aberrant de dire, pense Saint Augustin, que « nous ne connaissons point le vrai, mais ce que nous voyons est semblable à ce vrai que nous ne connaissons pas. Ils disent seulement, [...] que cela est probable » [Idem].



D'où provient la photocopie si ce n'est pas par rapport à l'original ? La photocopie peut-elle être conçue sans l'original ? Toutes ces questions qui nous bouleversent l'esprit donnent raison à Saint Augustin. Pour qui l'artiste fait le mimétisme, pour qu'il dessine une chose, il doit d'abord avoir le modèle devant lui, c'est à partir de ce modèle qu'il fait le vraisemblable ou le probable. Dans cette perspective, F. J. Thonnard déclare :

La doctrine académicienne est contradictoire dans ses formules mêmes: car on ne peut parler de doute, d'erreur, de vraisemblable sinon en fonction de la vérité: comment reconnaître ce qui s'oppose à la vérité ou lui ressemble si on ignore ce à quoi il ressemble ou s'oppose? Le principe fondamental qu'il n'y a pas de critère de vérité devrait lui-même être déclaré incertain, de sorte que toujours, le scepticisme se détruit en s'affirmant. [F. J. Thonnard, op. cit., p. 134]

Dès lors, nous comprenons, avec Saint Augustin, que la théorie de la vraisemblance est suicidaire, elle s'autodétruit, on ne peut pas affirmer connaître la vraisemblance quand la connaissance du vrai est impossible. Donc, il est contradictoire pour les académiciens d'affirmer qu'on ne peut rien connaître avec certitude, que le sage doit s'en tenir à la vraisemblance.

Examinons, dit-il, un peu la chose et mettons-la pour ainsi dire devant les yeux. Suppose donc que ce je ne sais qui dont nous parlons est ici présent : ton frère arrive de quelque part. De qui est-il fils, demande cet homme? D'un certain Romanien, répond-on. Et aussitôt il reprend : oh ! Qu'il ressemble à son père ! Comme j'avais été bien informé par la renommée ! A ces mots, toi ou tout autre vous lui dites : Tu connais donc Romanien, mon bon homme? Non pas, répond-il, cependant je trouve que son fils lui ressemble beaucoup. Qui pourrait alors s'empêcher de rire? — Personne, dit, Licentius. — Tu, vois donc enfin la conséquence? Ajoutai-je. — Je la vois depuis longtemps. [Ibid., p.259]

Saint Augustin mettra aussi l'accent sur l'illogisme qui existe entre le vraisemblable et le doute universel. Les philosophes de la Nouvelle Académie disent s'en tenir au probable, considéré comme la seule issue du sage, par conséquent, le seul moyen de bien vivre. Ce qui revient à dire que la vie heureuse consiste à vivre en admettant que l'homme « *ne peut rien connaître avec certitude* » [Idem], mais qu'il peut donner son assentiment au probable. Saint Augustin veut ici nous faire comprendre qu'ils ont posé la probabilité comme condition du bonheur de l'homme. Opter pour le probable comme ligne de conduite était une façon pour le sage d'éviter les erreurs, qui était, selon eux, un péché impardonnable, incurable. Saint Augustin dira que, d'une part, les académiciens admettent la vraisemblance comme condition du bonheur, et, d'autre part, ils affirment que l'homme doit douter de toutes choses, par prudence, l'on ne doit prétendre rien connaître. Il y a là une contradiction, car si on aspire au bonheur en doutant de toute chose, quelle *critérium* nous permettra de connaître le bien ? Les académiciens ne savent rien avec certitude, or, pour être heureux, il faut être certain de l'objet du bonheur ; donc il y a contradiction :

À un autre point de vue, dit Thonnard, les nouveaux académiciens se contredisent: car ils affirment, d'une part, que s'en tenir au probable est le vrai moyen de bien vivre; mais, d'autre part, ils permettent ainsi d'agir avec une conscience douteuse c'est-à-dire sans être certain que l'on fait bien, ce qui est détruire toute moralité et affirmer l'impossibilité de bien vivre. Et saint Augustin élargit cette critique en notant que toute action suppose une connaissance générale mais certaine du but à atteindre de sorte que nier cette certitude en acceptant le doute universel, c'est détruire par là même toute activité humaine. [F. J. Thonnard, op. cit., p. 143].

Au demeurant, Augustin dénonce trois contradictions dans la démarche sceptique de la Nouvelle Académie. Il pense qu'on ne peut pas être sage si on ne connaît pas de vérité. De même, on ne peut pas s'en tenir au vraisemblable sans connaître le vrai car la vraisemblance tire sa légitimité du vraie. Enfin, il pense qu'on ne saurait douter et admettre la vraisemblance de façon simultanée. À partir de là, le scepticisme académicien est rejeté afin de sauvegarder la légitimité de la vérité comme fondement de toute vie heureuse désirée par le sage.

### CONCLUSION

En somme, il était question, dans cette réflexion, de montrer la pertinence du procès de Saint Augustin contre le scepticisme de la Nouvelle Académie. Pour cela, nous avons d'abord fait ressortir la réfutation académicienne du dogmatisme stoïcien. Ensuite, nous avons les axiomes du scepticisme académicien. Enfin, nous avons exposé les axiomes du scepticisme académicien. Enfin, nous avons présenté l'argumentation de Saint Augustin, afin de détruire la cohérence de ce scepticisme dans l'optique de sauvegarder la vérité comme fondement ultime du bonheur de l'homme.

## REFERENCES

- [1] Ali, A. 2001. Macroeconomic variables as common pervasive risk factors and the empirical content of the Arbitrage Pricing Theory. *Journal of Empirical finance*, 5(3): 221–240.
- [2] Basu, S. 1997. The Investment Performance of Common Stocks in Relation to their Price to Earnings Ratio: A Test of the Efficient Markets Hypothesis. *Journal of Finance*, 33(3): 663-682.
- [3] Bhatti, U. and Hanif. M. 2010. Validity of Capital Assets Pricing Model. Evidence from KSE-Pakistan. *European Journal of Economics, Finance and Administrative Science*, 3 (20).
- [1] **Augustin S.**, 1864-1872, *Contre les Académiciens*, in *Œuvres philosophique Complètes de Saint Augustin*, tomes I et II, trad. sous la direction de Jean-Joseph-François Poujoulat et de Jean-Baptiste Raulx, trad. des *Confessions* par Pierre Labriolle, Paris : Les Belles Lettres.
- [2] **Bréhier É.**, 1998, *Histoire de la philosophie*, tome I, Paris : Felix Alcan.
- [3] **Dumont J.-P.**, 1969, « Pyrrhon et le scepticisme ancien », in *Histoire de la philosophie*, tome 1 « Encyclopédie de la pléiade », Paris, Gallimard.
- [4] **Diogène L.**, 2011, *Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, IV, 62, (version numérique.) Cf. catalogue générale de la Bnf. Url : <http://catalogue : diogenes Laertius : livres, teachings, and sayings of famous philosophers>. Url : Mise en ligne (2011-10-07) téléchargé 23-02-2017.
- [5] **Lévy C.**, 1997, *Les philosophies hellénistiques*, Paris, Livre de poche, 1997.
- [6] **Michel A.**, 1969, « L'épicurisme et la dialectique de Cicéron », Actes du VIII<sup>e</sup> Congrès G. Budé : Paris, 5-10 avril 1968.
- [7] **Paul Marie M. A.**, 1969, « La philosophie en Grèce et à Rome de 130 av. J.-C. à 250 ap. J.-C. », in *histoire de la philosophie*, tome I, Paris, Belles-Lettres.
- [8] **Perrin P.**, 2011, « La suspension du jugement ou les origines du scepticisme dans la philosophie antique », *Appareil* [En ligne], 1 | mis en ligne le 09 Mai 2011, consulté le 08 Janvier 2017. URL : [www. Eléments-la-philosophie. Fr](http://www.Eléments-la-philosophie.Fr).
- [9] **Thonnard F. J.**, 1963, *Précis d'Histoire de la philosophie*, Tome I et II, Paris : Albin Michel.

